

Présentation : Politique à l'œuvre

Ginette Michaud

Volume 31, numéro 3, hiver 1995

Politique à l'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035995ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035995ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Michaud, G. (1995). Présentation : Politique à l'œuvre. *Études françaises*, 31(3), 3-7. <https://doi.org/10.7202/035995ar>

PRÉSENTATION

POLITIQUE À L'ŒUVRE

GINETTE MICHAUD

Devant le désenchantement actuel des communautés, les vieux démons de l'intolérance qui se font à nouveau légion, Sarajevo qui boucle cette fin de siècle comme il l'avait commencé, qui pourrait nier qu'il y a bien aujourd'hui, partout autour de nous, une véritable spectralité du politique qui fait retour et insiste avec force ? Nous avons sous les yeux tous les signes de cette « nouvelle nuit, nouveau brouillard¹ », que nous avions crus impensables après la terrible coupure de l'Holocauste ; chaque jour nous assistons, impuissants et paralysés, au cortège médiatique des assassinats et tortures, aux déplacements forcés des populations, aux « purifications ethniques », à la montée des intégrismes et des fanatismes, et en guise de faible contrepartie, nos réactions ne cessent de se faire toujours plus désespérément « politiquement correctes »... C'est donc un fait incontestable, la question du politique fait aujourd'hui irruption dans tous les domaines de la pensée, et cette livraison d'*Études françaises* a voulu rendre justice, ne serait-ce qu'un peu, au sentiment d'urgence et d'inquiétude qu'elle suscite en chacun des lecteurs ici réunis — psychanalystes, philosophes et littéraires. Mais, se demandera-t-on peut-être avec une pointe de cynisme, que peuvent

1. J'emprunte cette expression au texte éponyme de Philippe Sollers dans *La Guerre du goût*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 629-635.

la littérature, le savoir, la culture en matière de pouvoir justement?

Précisons d'emblée qu'il ne saurait être question, en ce qui a trait aux rapports entre littérature et politique, de réactiver un contentieux chargé, puisque la notion de «littérature engagée», telle que développée par Sartre dans les années de la décolonisation, a montré depuis longtemps ses limites, au point que pendant plusieurs décennies le rapprochement entre littérature et politique a été frappé de non-pertinence, voire d'incongruité (l'une ne pouvait qu'aplatir l'autre ou, inversement, le poétique déréaliser le politique en l'esthétisant). Fait intéressant à souligner : la critique la plus virulente de l'engagement sartrien est venue de l'intérieur puisque c'est un écrivain, Jean Genet, qui fut pour ainsi dire l'Ennemi déclaré du philosophe, qui a précisément radicalisé la portée de l'intervention politique et qui a su lui donner une expansion, une extension esthétiques sans précédent, en en faisant le sujet même de l'œuvre.

L'équation politique/littérature a donc gagné une nouvelle réversibilité depuis cette époque. Comme le souligne Henri Meschonnic dans *Politique du rythme. Politique du sujet*, «une politique qui essaie de penser la littérature, mais sans poétique» est aujourd'hui aussi obsolète que «la poétique seule, sans l'éthique²», laquelle glisse alors dans des préoccupations formalistes. Et l'éthique elle-même passe nécessairement par la théorie du langage, sinon elle nous laisse devant la seule raison d'État, là où précisément «la politique est l'échec du politique³». L'implication entre ces trois domaines — éthique, politique et poétique — marque à ce point notre actualité critique qu'elle exige des démarches traversières et on ne la saisit jamais mieux à l'œuvre que dans les figures par lesquelles un écrivain organise son rapport à la langue en y créant le mouvement de sa parole, de son rythme.

Ces quelques remarques faites, il est clair que la question du politique ne saurait désormais être réduite au seul soulignement dans la fiction littéraire d'objets ou de thèmes politiques — déterritorialisation, schémas bibliques de l'expropriation ou de l'élection, ruine de l'Empire ou tombeau élevé à la culture d'origine —, bien que de toute évidence elle passe aussi par eux. Le politique infuse encore bien autrement la pensée poétique, en se rendant manifeste dans le renouvellement de l'écriture, mobilisant des problèmes esthétiques cruciaux comme la question du réalisme, constamment débordée par le projet d'une écriture du réel.

2. Henri Meschonnic, *Politique du rythme. Politique du sujet*, Lagrasse, Éditions Verdier, 1995, p. 22.

3. *Ibid.*

Les collaborateurs de ce numéro se sont donc attachés à voir comment le politique engageait, à sa manière, ces problèmes esthétiques ou culturels en les reconfigurant ou en les contextualisant. Les points d'ancrage des réflexions présentées ici sont de toute évidence fort différents, mais ils saisissent chacun une facette du lien problématique qui s'instaure entre un sujet individuel et l'entité collective qui l'englobe (qu'il s'agisse de la communauté, de la nation, de la culture ou de l'histoire). C'est en effet cette revendication chez le sujet écrivain d'une telle appartenance, à la fois si familière et pourtant toujours étrange, qui nous a retenus dans cette *Politique à l'œuvre*, de même que ces relations souvent si ambivalentes qui se tissent entre la nation et ses narrations (car la nation, on l'oublie trop souvent, est peut-être surtout une manière particulière de se raconter l'histoire). Les points de vue peuvent être plus théoriques, comme c'est le cas dans les interventions de Monique Schneider et de Sherry Simon, ou se faire plus proprement textuels : les articles de Régine Robin, Ginette Michaud, Nathalie Fredette et Georges Leroux montrent comment les objets politiques sont, dans les fictions de Roth, Joyce, Genet ou Blanchot, travaillés par des stratégies rhétoriques qui reformulent le politique en lui faisant dire autre chose. Car, comme l'a écrit Timothy Brennan, l'un des critiques à s'être récemment occupé des relations entre littérature et nationalisme, « les nations sont des constructions imaginaires qui dépendent pour leur existence de tout un appareil de fictions culturelles dans lesquelles la littérature joue un rôle décisif⁴ ». Et toujours, au cœur de l'émancipation ou de la manipulation du sujet politique, surgit inévitablement la question du langage qui déplace les enjeux sur un autre terrain : le politique ne sort pas intact de l'épreuve littéraire, mais plus divisé, plus complexe que jamais...

Que peut la littérature en matière de pouvoir et de politique, demandions-nous plus haut ? Peut-être tout simplement nous donner une salutaire leçon de désarmement. Lieu privilégié pour capter ces échanges entre le réel et le symbolique, la littérature a toujours été, comme le rappelait récemment Jacques Derrida⁵ à propos de Genet, au service de la justice et

4. Timothy Brennan, « The National Longing for Form », dans *Nation and Narration*, Homi K. Bhabha (édit.), Londres et New York, Routledge, 1990, p. 49. « Nations, then, are imaginary constructs that depend for their existence on an apparatus of cultural fictions in which imaginative literature plays a decisive role. »

5. Lors d'une table ronde sur *Littérature et politique : Jean Genet*, qui s'est tenue au Collège international de philosophie, à Paris le 10 juin 1995. Patrice Bougon et Jean-Michel Rabaté, qui participaient à cette intervention, ont repris ici l'essentiel des propos échangés à cette occasion : voir plus loin, « Genet et la politique », p. 103.

du jugement. Et il n'y a pas là qu'une question de droit relevant de la sphère juridique, mais quelque chose de beaucoup plus absolu, qui tient notamment au fait pour le lecteur d'être jugé par certains textes littéraires qui osent se placer à hauteur de mort, parlant et s'adressant aux morts, tentant de leur rendre justice (comment ne pas penser ici à l'ironie tendre, familière et familiale, de Joyce pour ses «Morts», ou encore aux Palestiniens célébrés par Genet dans *le Captif amoureux*, mais à la condition qu'ils demeurent privés de territoire?). La fonction critique de la littérature en matière de politique a toujours consisté à rompre avec le lien d'origine, à douter des croyances communes, à introduire des différences dans des concepts trop homogènes, et aussi à «laisser accomplir au lecteur un véritable travail d'interprétation, de recadrage, de jugement», comme le fait remarquer Jean-Michel Rabaté à propos de Joyce⁶. Et s'il n'est pas, en littérature, de bonne Cause — les bons sentiments ici moins qu'ailleurs n'ont jamais fait le poids —, on peut penser que seul le travail d'écriture, de transformation dans l'œuvre de la représentation courante du langage, toujours menacé par le cliché ou la langue de bois, peut nous donner aussi clairement accès à ce lien entre le texte littéraire, l'éthique et le politique, parce que l'œuvre, précisément, porte en elle toute une politique des lettres et sait articuler toutes les contradictions, tous les conflits de manière singulière, inoubliable, pour mémoire.

Un écrivain, n'est-ce pas par définition quelqu'un qui n'entretient pas des relations faciles avec sa nation (sa famille), quelqu'un qui se sert souvent de sa nation pour se retourner contre elle, quelqu'un, enfin, qui reste toujours susceptible de trahir et qui révèle, parfois d'une phrase à l'autre, l'instabilité de ses propres prises de position? Pour l'écrivain, toute identité est fictive, et c'est à ce travail de deuil qu'il tente précisément de donner une forme dans l'œuvre. Et tout compte fait, c'est peut-être ainsi que, mine de rien, la littérature fait avancer le politique, l'accompagne de son pas négatif : par sa vigilance à combattre toutes les récupérations, y compris celles qu'elle pratique elle-même par excès d'esthétisme ou de formalisation. Désenclaver la langue toujours trop domestique, déplacer les frontières, refuser les certitudes identitaires, tels sont les gestes proprement politiques de l'écrivain. Défendre cette mobilité, cette liberté d'expression n'est jamais un geste sans conséquence : il peut même entraîner le risque d'une condamnation à mort, comme celle qui

6. Jean-Michel Rabaté, *James Joyce*, Paris, Hachette Supérieur, «Portraits littéraires», 1993, p. 66.

pèse chaque jour sur l'écrivain Salman Rushdie et nombre d'autres intellectuels dans le monde. Nous souhaitons que ce numéro, à sa façon modeste et souvent indirecte, témoigne du fait que nous ne les oublions pas.